

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PEDAGOGIQUE, LITTERAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 14 MAI, 1864.

No. 20.

HISTOIRE DU CANADA

DOMINATION ANGLAISE.

(Suite.)

A chaque instant quelques citoyens disparaissaient, sous de simples soupçons de complicité avec les rebelles américains ; ou de murmure contre la loi des milices, d'autres étaient jetés avec des démonstrations effrayantes sur des vaisseaux de guerre ancrés dans la rade ou dans les cellules des récollets converties en prisons. En vain ces hommes innocents demandaient justice, en vain ils voulaient connaître les crimes dont on les accusait, en vain ils exigeaient leur procès, tout leur était refusé, et ils sortaient de prison sans qu'on daignât leur donner une simple raison de la cause de leur détention. Enfin ce terrible proconsul fut rappelé en Angleterre en 85, et le Canada débarrassé de son étreinte de fer put respirer avec un peu plus de liberté.

Plusieurs des victimes de ce gouverneur le traînèrent devant les tribunaux anglais, entre autres, Du Calvet, qui saisi chez lui, à Montréal, le 27 septembre 1780, et jeté sur un vaisseau dans la rade, puis dans un cachot militaire, et enfin dans les cellules des récollets, ne sortit de prison que deux ans et huit mois après, sans connaître son crime.

Cet homme hardi et indépendant, aussitôt sorti des cachots, courut à Londres, où on lui refusa toute justice. Sans se déconcerter, il publia en un volume intitulé : " Appel à la justice de l'Etat," des lettres adressées au roi, au Prince de Galles, aux ministres et aux Canadiens. Dans ces lettres il faisait une effrayante description des maux du pays, en appelait à la justice de l'Angleterre, proposait divers changements, au système gouvernemental, et suggérait l'établissement du gouvernement constitutionnel.

Quelques années après la publication de ce livre, l'auteur disparut sans qu'il ait jamais été possible de déchirer le voile qui couvre sa mort.

De 1783 à 1790, des pétitions sans nombre furent envoyées en Angleterre demandant des réformes et la répression des abus.

Pressé par ces nombreuses et justes sollicitations, le gouvernement anglais céda aux prières des Canadiens et accorda l'acte constitutionnel de 91.

Par cet acte qui, à peu de changements près, établit le système du gouvernement actuel, le roi divisait le Canada en deux provinces, se réservait la nomination du gouverneur et de tous les officiers publics, accordait aux Canadiens le libre exercice de leur culte, établissait un conseil législatif, et créait une chambre d'assemblée.

Le roi ou son représentant formant la troisième branche de la législature avait de plus droit de veto sur les actes des deux chambres et nommait un conseil exécutif chargé d'aviser le gouverneur et de remplir les attributions d'une cour d'appel en matières civiles.

Ainsi ce peuple qui avait passé sous le joug de fer du despotisme militaire et civil pour demeurer fidèle à sa langue qu'on voulait proscrire, à ses lois qu'on voulait détruire, à sa religion qu'on voulait abattre, allait enfin pouvoir exprimer ses plaintes et manifester ses aspirations vers la liberté.

Aussi, après les nombreuses et sanglantes luttes qui illustrèrent les Canadiens sous la domination française, allons-nous les voir briller d'un nouvel éclat dans une autre lutte non moins honorable, non moins grande, non moins fertile en grands résultats, dans les luttes de la tribune ; luttes entre nos ennemis acharnés et ces fiers tribuns dont l'intégrité et la voix puissante couvrirent de gloire le nom Canadien, et qui défendirent vigoureusement et avec succès leurs droits et ceux de leurs compatriotes.

Si la chambre était élective, les membres du conseil législatif et de l'exécutif étant nommés par le gouverneur devaient nécessairement être ses créatures anglaises, et avoir pour but de contrecarrer la chambre dans tous ses nobles efforts.

Aussi, dès la première session, convoquée au palais épiscopal, le 17 décembre 1792, par Sir Alured Clark, administrateur en l'absence du gouverneur Dorchester, on vit éclater cette haine injuste des Anglais contre tout ce qui était Canadien, et leurs premiers efforts furent de proposer l'abolition de la langue française. C'était singulièrement reconnaître la confiance

et l'esprit libéral des Canadiens qui, aux premières élections, avaient élu 16 Anglais sur 50 membres.

Mais ces êtres ingrats avaient compté sans le courage de cette héroïque phalange de députés dont nous devons entourer la mémoire de la plus vive reconnaissance ; ils avaient compté sans le patriotisme des Bédard, des Viger, des Papineau, de tous ces fiers et valeureux champions de nos droits, toujours au premier rang au moment du danger, toujours prêts à défendre les intérêts canadiens contre cette oligarchie stupide et malfaisante chargée de faire disparaître du sol canadien, des bords chéris du Saint-Laurent, les descendants de la race française.

La lâche tentative des Anglais ne servit qu'à faire connaître aux Canadiens ce qu'ils devaient espérer de leur part et ils reçurent presque tous aux élections suivantes la récompense de leur trahison.

Cet état d'antagonisme et de violence atteint son plus haut degré sous Craig qui, arrivé en 1807, ramena avec ostentation les jours odieux d'Haldimand, et s'opposa avec son conseil à tout ce qui était canadien, à tout ce que la chambre voulait obtenir de bon et de juste.

C'était toujours de nouveaux cris contre la langue française, c'était, chaque fois que la chambre se montrait inébranlable dans ses justes demandes, une dissolution et un appel au peuple, appel qui ne servait qu'à rendre plus vigoureuse la résistance de la chambre, puisque les Canadiens, convaincus de la haine que leur portaient les Anglais, nommaient les mêmes membres ou les remplaçaient par de plus fermes.

Irrité de cette résistance, Craig guidé par l'oligarchie, destitua les officiers de milice, et pour faire croire à la révolte, à une conspiration de la part des Canadiens, il fit saisir, en mars 1810, les presses du *Canadien*, fondé en novembre 1806, sous prétexte que ce journal était l'organe des séditions. Il alla même jusqu'à faire emprisonner les plus vaillants défenseurs de la chambre d'assemblée. Bédard, Taschereau, Blanchet, Laforce, Papineau, Corbeil, furent saisis chez eux et jetés dans d'obscurs cachots. Ce dernier mourut même d'une maladie contractée durant sa captivité. Tous ces hommes demandèrent inutilement leur procès, et furent forcés de sortir de prison sans avoir plus connu leur crime que les prisonniers du farouche Haldimand.

Son départ, arrivé en juin 1811, mit fin au "Règne de la terreur."

En 1810, la chambre voyant les dépenses augmenter continuellement et le déficit s'accroître à vue d'œil, passa une résolution par laquelle elle se chargeait de payer les dépenses occasionnées par le gouvernement civil. Jusqu'alors, tout l'argent du revenu canadien avait été em-

ployé à payer ces dépenses et l'Angleterre comblait le déficit. C'était mettre sous son contrôle la nomination de tous les fonctionnaires publics, de tous ces employés qui se croyaient au-dessus de la chambre, la bravaient et travaillaient constamment à nuire aux Canadiens, les représentant en Angleterre sous le jour le plus défavorable. Aussi ces hommes, par leurs agitations et leur influence, réussirent-ils à faire échouer ce noble projet.

La chambre s'était aussi inutilement opposée à ce que les juges, créatures du gouverneur, vissent à siéger en chambre, et avait déclaré leurs sièges vacants. Mais l'Angleterre avait comme de coutume refusé d'acquiescer à une aussi juste demande.

C'est encore avant la lutte de 1812 qu'apparut Papineau, avec les talents oratoires de son père. En 1815, à l'âge de 26 ans, il fut élu président de la chambre en remplacement de M. Panet.

La guerre qui s'éleva en 1812, entre l'Angleterre et les États-Unis, arrêta temporairement la tyrannie qui avait pesé sur les Canadiens, et le Canada vit arriver un gouverneur libéral et honnête, Sir George Prevost. C'était toujours le même système anglais. Aux jours de sûreté : des despotes, des Haldimand, des Craig, et aux jours de danger : des hommes doux et humains qui venaient s'assurer des Canadiens, les engager à rester fidèles à la métropole, et les envoyer verser leur sang pour la défense de ceux qui voulaient leur perte.

Dans cette guerre de 1812, les Canadiens demeurant fidèles à l'Angleterre et à leur glorieux passé prouvent que le sang généreux qui coulait dans leurs veines était encore le même que celui qu'ils avaient versé avec profusion et honneur sur les mémorables champs de bataille de Carillon, d'Oswégo et de William-Henry. Par leur courage indomptable, par leur dévouement sans exemple, ils empêchèrent, en luttant contre des forces vingt fois plus nombreuses qu'eux, et en remportant, en 1813, les célèbres batailles de Lacolle et de Châteauguay, une invasion qui eût fait disparaître à jamais du sol américain le pouvoir anglais.

"A Châteauguay, dit Garneau, le brave colonel de Salaberry, à la tête de 300 Canadiens et quelques Écossais et Sauvages sut à s'opposer aux 7,000 Américains qui arrivaient avec Hampton.

"Le général Hampton divisa son armée en deux corps. Le premier composé de cavalerie et de fantassins, soutenus par 2,000 hommes placés un peu plus en arrière, se présenta dans la plaine pour attaquer de front la position des Canadiens sur la rive gauche de la rivière. Le second corps formé de 1,500 hommes, sous les ordres du colonel Purdy, fut chargé d'opérer sur la rive droite

“ et de prendre cette position à dos après avoir franchi le gué. Trois compagnies, avec quelques miliciens et sauvages, défendaient le front de bataille de Salaberry, en avant des abattis, qui s'appuyaient à la rivière. Trois autres, avec les Beossais, avaient été distribués entre les lignes, derrière les abattis.

“ Hampton porta en avant une forte colonne d'infanterie, à la tête de laquelle marchait un officier de haute stature, qui s'avança et cria en français aux voltigeurs : “ Braves Canadiens, rendez-vous, nous ne voulons pas vous faire de mal ! ” Il reçut pour toute réponse un coup de fusil, qui le jeta par terre et qui fut le signal du combat. Les trompettes sonnèrent et une vive fusillade s'engagea sur toute la ligne. Elle se prolongea depuis longtemps sans aucun résultat, lorsque le général américain changea ses dispositions pour essayer de percer la ligne anglaise par des charges vigoureuses. Il concentra ses forces et se mit à attaquer tantôt le centre des Canadiens, tantôt une aile, tantôt l'autre, sans plus de succès. Partout repoussé vigoureusement, il céda dans ses tentatives et fut enfin obligé de se retirer après d'assez grandes pertes.

“ Cependant le bruit du combat avait attiré l'attention de la colonne du colonel Purdy, qui opérait de l'autre côté de la rivière et qui s'était égarée. Aussitôt que le colonel se fut reconnu et qu'il fut à la portée, il commença l'attaque des troupes qui se trouvaient devant lui, et qui, accablées sous le nombre, reculèrent devant la trop grande supériorité de son feu. C'était au moment où celui de l'autre rive avait presque cessé par la retraite d'Hampton. Salaberry, voyant que l'action devenait sérieuse sur l'autre point, alla se mettre à la tête des forces placées en potence le long de la rivière, et dirigea, de la voix, les mouvements de celles qui étaient au-delà. Il fit ouvrir en même temps sur le flanc de l'ennemi, qui s'avangait, un feu si meurtrier, qu'il le jeta bientôt dans le désordre et le contraignit de retraiter avec précipitation.

“ Le combat durait depuis plusieurs heures. Hampton, qui croyait les Canadiens beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient, prit la résolution d'abandonner la lutte. Ainsi 3 à 400 hommes avaient vaincu 7,000 ennemis après une lutte de quatre heures.”

(A continuer.)

JEAN RIVARD ET L'ÉDUCATION.

Dieu a distingué l'homme de la bête en lui donnant une intelligence capable d'apprendre Cette intelligence a besoin, pour se développer, d'être enseignée.
GENÈSE.

C'est par l'éducation qu'on peut réformer la société et la guérir des maux qui la tourmentent.
PLATON.

Celui-là qui est maître de l'éducation peut changer la face du monde.

LEIBNITZ.

(Suite et fin.)

Mais il va sans dire que Gendreau-le-Plaideux remua ciel et terre pour perdre Jean Rivard dans l'opinion publique et empêcher la réussite de ce projet “ monstrueux.”

“ Avait-on jamais vu cela ? payer un instituteur cent louis par année ! N'était-ce pas le comble de l'extravagance ? Du train qu'on y allait, les taxes allaient doubler chaque année jusqu'à ce que toute la paroisse fût complètement ruinée et vendue au plus haut enchérisseur”

Il allait de maison en maison, répétant les mêmes choses, et les exagérant de plus en plus.

Malheureusement, l'homme le plus fourbe, le plus dépourvu de bonne foi, s'il est tenace et persévérant, ne peut manquer de faire des dupes, et il n'est pas longtemps avant de recruter, parmi la foule, des partisans d'autant plus fidèles et plus zélés qu'ils sont plus ignorants.

Le plus petit intérêt personnel suffit souvent, hélas ! pour détourner du droit sentier l'individu d'ailleurs le mieux intentionné.

Gendreau le-Plaideux, malgré sa mauvaise foi évidente, réussit donc à capter la confiance d'un certain nombre des habitants de la paroisse, qui l'approuvaient en toutes choses, l'accompagnaient partout et ne jurèrent que par lui.

Chose singulière ! c'étaient les plus âgés qui faisaient ainsi escorte à Gendreau-le-Plaideux.

Suivant eux, Jean Rivard était encore trop jeune pour se mêler de conduire les affaires de la paroisse.

En outre, répétaient-ils après leur coryphée, nos pères ont bien vécu sans cela, pourquoi n'en ferions-nous pas autant ?

Enfin, Gendreau-le-Plaideux fit tant et si bien qu'à l'élection des commissaires, qui fut renouvelée presque aussitôt après l'engagement du professeur, Jean Rivard et le père Landry ne furent pas réélus.

Le croira-t-on ? Jean Rivard, le noble et

vallant défricheur, l'homme de progrès par excellence, l'ami du pauvre, le bienfaiteur de la paroisse, Jean Rivard ne fut pas récla ! Il était devenu impopulaire !.....

Une majorité, faible il est vrai, mais enfin une majorité des contribuables lui préférèrent Gendreau-le-Plaideux !

Il en fut profondément affligé, mais ne s'en plaignit pas.

Il connaissait un peu l'histoire ; il savait que de plus grands hommes que lui avaient subi le même sort ; il se reposait sur l'avenir pour le triomphe de sa cause.

Son bon ami, Octave Doucet, qui se montra aussi très-affecté de ce contretemps, le consolait du mieux qu'il put, en l'assurant que tôt ou tard les habitants de Rivardville lui demanderaient pardon de ce manque de confiance.

Cet événement mit en émoi toute la population de Rivardville, et bientôt la zizanie régna en souveraine dans la localité.

Est-il rien de plus triste que les dissensions de paroisse ? Vous voyez au sein d'une population naturellement pacifique, sensée, amie de l'ordre et du travail, deux partis se former, s'organiser, se mettre en guerre l'un contre l'autre ; vous les voyez dépenser dans des luttes ridicules une énergie, une activité qui suffiraient pour assurer le succès des meilleures causes. Bienheureux encore, si des haines sourdes, implacables, ne sont pas le résultat de ces discordes dangereuses, si des parents ne s'élèvent pas contre des parents, des frères contre des frères, si le sentiment de la vengeance ne s'empare pas du cœur de ces hommes aveuglés !

Hélas ! l'ignorance, l'entêtement, la vanité sont le plus souvent la cause de ce déplorable état de chose.

Heureuse la paroisse où les principaux citoyens ont assez de bon sens pour étouffer dans leur germe les différends qui menacent ainsi de s'introduire ! Heureuse la paroisse où ne se trouve pas de Gendreau-le-Plaideux !

Si Jean Rivard eût été homme à vouloir faire de sa localité le théâtre d'une lutte acharnée, s'il eût voulu amener les habitants les uns contre les autres, rien ne lui aurait été plus facile.

Mais il était résolu, au contraire, de faire tout au monde pour éviter pareil malheur.

C'est au bon sens du peuple, qu'il voulait en appeler, non à ses passions.

Il eut assez d'influence sur ses partisans pour les engager à modérer leur zèle. Pierre Gagnon lui-même, qui tempêtait tout bas contre le père Gendreau et n'eût rien tant aimé que de lui donner une bonne *râclée*, Pierre Gagnon se tenait tranquille pour faire plaisir à son bourgeois.

Cette modération, de la part de Jean Rivard, eut un excellent effet.

Ajoutons qu'il n'en continua pas moins à travailler avec zèle pour tout ce qui concernait la chose publique.

Voyant du même oeil ceux des électeurs qui l'avaient rejété et ceux qui l'avaient appuyé, il se montrait disposé, comme par le passé, à rendre à tous indistinctement mille petits services, non dans le but de capter leur confiance et en obtenir des faveurs, mais pour donner l'exemple de la modération et du respect aux opinions d'autrui.

Il ne manquait non plus aucune occasion de discuter privément, avec ceux qu'il rencontrait, les mesures d'utilité générale.

Ceux qui conversaient une heure avec lui s'en retournaient convaincus que Jean Rivard était un honnête homme.

Peu à peu même on s'ennuya de ne plus le voir à la tête des affaires. Plusieurs désiraient avoir une occasion de revenir sur leur vote.

Mais une cause agit plus puissamment encore que toutes les autres pour reconquérir à Jean Rivard la confiance et la faveur publiques : ce fut le résultat même du plan d'éducation dont il avait doté Rivardville, aux dépens de sa popularité.

Mon intention n'est pas de faire ici l'histoire du lycée de Rivardville. Qu'il me suffise de dire que le nouveau professeur se consacra avec zèle à l'éducation de la jeunesse et à la diffusion des connaissances utiles dans toute la paroisse ; et qu'il sut en peu de temps se rendre fort populaire. Ses conférences du dimanche étaient suivies par un grand nombre de personnes de tous les âges. Dans des causeries simples, lucides, il faisait connaître les choses les plus intéressantes sur le monde, sur les peuples qui l'habitent ; il montrait l'usage des globes et des cartes géographiques ; il faisait connaître les découvertes les plus récentes, surtout celles qui se rattachaient à l'agriculture et à l'industrie. Dans le cours de la première année, il put en quelques leçons donner une idée suffisante des principaux événements qui se sont passés en Canada depuis sa découverte, et aussi une idée de l'étendue et des divisions de notre pays, de sa population, de son histoire naturelle, de son industrie, de son commerce et de ses autres ressources. Les jeunes gens ou les hommes mûrs qui assistaient à ces leçons racontaient le soir, dans leurs familles, ce qu'ils en avaient retenu ; les voisins dissertaient entre eux sur ces sujets ; les enfants, les domestiques en retenaient quelque chose, et par ce moyen des connaissances de la plus grande utilité, propres à développer l'intelli-

gence du peuple, se répandaient peu à peu parmi toute la population.

Les autres écoles de la paroisse étaient tenues par des jeunes filles, dont notre professeur, après quelques leçons de pédagogie, avait réussi à faire d'excellentes institutrices.

Mais ce qui porta le dernier coup à l'esprit d'opposition, ce qui servit à réhabiliter complètement Jean Rivard dans l'opinion des contribuables, ce fut l'examen public du lycée qui eut lieu à la fin de la première année scolaire.

Cet examen, préparé par le professeur avec tout le zèle et toute l'habileté dont il était capable, fut une espèce de solennité pour la paroisse. Plusieurs prêtres du voisinage y assistaient; les hommes de profession et en général tous les amis de l'éducation voulurent témoigner par leur présence de l'intérêt qu'ils prenaient au succès de l'institution. Bien plus, le surintendant de l'éducation lui-même se rendit ce jour-là à Rivardville; il suivit avec le plus vif intérêt tous les exercices littéraires du lycée; et à la fin de la séance, s'adressant au nombreux auditoire, avec cette éloquence qui ne lui fait jamais défaut, il rendit hommage au zèle de la population, à l'habileté et au dévouement du professeur, aux progrès étonnants des élèves; puis il termina, en adressant à Jean Rivard lui-même et au curé de Rivardville, qu'il appela les bienfaiteurs de leur localité, les éloges que leur méritait leur noble conduite! Quelques mots habiles sur les progrès du canton, sur l'énergie des premiers colons, sur l'honneur qu'en recevait la paroisse de Rivardville, achevèrent de monter les esprits et la salle éclata en applaudissements.

La plupart des parents des élèves étaient présents; plusieurs s'en retournèrent tout honteux de s'être opposés d'abord à l'établissement de cette institution.

Ce fut un véritable jour de triomphe pour Jean Rivard.

Grâce à la subvention du gouvernement, il se trouva que chacun des contribuables n'eut à payer qu'une somme comparativement minime, et le cri de "à bas les taxes," jeté d'abord par Gendreau-le-Plaideux, n'eut plus qu'un faible écho qui ne tarda pas à s'éteindre tout-à-fait, après les progrès des années suivantes.

Un fait encore plus remarquable, c'est que bientôt, à son tour, Gendreau-le-Plaideux ne put se faire réélire commissaire d'écoles, et que Jean Rivard devint tout-puissant. Après être tombé un instant victime de l'ignorance et des préjugés, il redevint ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, l'homme le plus populaire et le plus estimé de sa localité.

A. GÉRIN-LAJOIE.

LOCUTIONS VICIEUSES,

AVEC LA CORRECTION.

(Suite.)

AIRÉ. AIRÉE. Cet appartement est *bien airé*; dites: bien aéré. C'est-chambre, cette grange est *bien airée*; dites: bien aérée.

ARRIÈRE. Expression vicieuse; il faut dire: *arrière. Mettez-vous en arrière.*

AIX. Nom de plusieurs villes; on doit prononcer *Aisse*. Aix-la-Chapelle; prononcez: *Aisse-la-Chapelle*. Aix-en-Provence, en Savoie; prononcez: *Aisse-en-Provence*, etc.

AJAMBER. Ne se dit point; il faut dire: *enjamber*. Enjamber le ruisseau.

ALCOVE. Il n'est pas rare d'entendre des personnes qui se piquent de savoir leur langue, mettre ce mot au masculin et dire: *un alcôve*, au lieu d'*une alcôve*. Le mot est féminin.

ALENTOURS. *Vos alentours* me sont connus; dites: je connais *vos entours*: c'est-à-dire ceux qui vivent dans votre familiarité.

ALLER. *J'ai plusieurs endroits à aller* ce matin. Dites: *Je dois aller dans plusieurs endroits*.

ALLER, s'en aller. Dans les temps composés de ce verbe, il faut toujours placer en avant l'auxiliaire être. On doit dire: *je m'en suis allé*, et non pas je me suis enallé. Votre père *s'en est allé tout de suite*, et non pas votre père s'est enallé.

Tous ces grands projets *s'en sont allés en fumée*.

Aller. J'y vais aller. Cette dernière locution est vicieuse. On vous attend dans le parc; répondez: *J'y vais*. Il est superflu d'ajouter le mot *aller* pour faire un pléonisme, ou dire deux fois la même chose.

ALLUMEZ. *Allumez la lumière. Allumez du feu.* Ces locutions ne sont pas françaises. On doit dire *allumez* la chandelle, la bougie, la mèche. *Faites* du feu.

AMADIS. *Une amadis.* Dites: *un amadis*, et prononcez *s*.

AMADOU. *De la bonne amadou*; le mot est masculin, dites: du *bon amadou*.

AMBE. *Ce cheval va l'ambe*; dites: ce cheval va *l'amble*.

AMNISTIE. *Un amnistie*; dites: *une amnistie*.

ANACHRONISME. *Une anachronisme.* Il faut dire *un*: le mot est masculin.

ANAGRAMME. *Un anagramme.* Il faut: *une anagramme*. (Féminin).

ANGOÏSE. *Vous avez éprouvé de pénibles angoïses.*

Le mot prend deux *s*, et l'on doit écrire et prononcer: *angoïsses*.

ANTECEDENTS. Quoique le mot *anté-*

céder ne s'emploie substantivement qu'en grammaire, en logique et en mathématique, l'usage a consacré cette expression en parlant des hommes et des choses. Exemple : Sa conduite peut être jugée par *ses antécédents*.

La chambre a consacré cette coutume par *des antécédents*.

ANTICHAMBRE. On doit dire : *une antichambre* et non pas *un*. (Féminin).

AORISTE. Temps de la conjugaison grecque. Prononcez : *oriste*.

AOUT. AOUTER. Prononcer : *oùt, ôluter*.

APOLOGUE. *Une apologue*. On doit dire : *un*. Il est masculin.

APPRENDRE. *Qu'est-ce qui vous apprend le latin*. Dites : qui est-ce qui vous *enseigne* le latin ?

On *enseigne* les sciences ; on *montre* les arts ; on *apprend* soi-même.

APRÈS. *Je suis après le faire*. Dites : je suis *occupé* à le faire.

ARBORISTE. *Un arboriste*. C'est *herboriste* qu'il faut dire.

ARGOT. Ce dindon a les *argots* trop longs ; dites : ce dindon a les *ergots* trop longs.

ARGOTÉ. *Ce seigle est argoté*. Il faut dire : *ergoté*.

L'*ergot* est une maladie du seigle qui le fait allonger dans la forme de l'*ergots* des oiseaux, et qui donne au pain une qualité très-dangereuse pour la santé de celui qui en mange.

On dit communément : c'est une commère *ergotée*, qui a bec et ongles, qui attaque et se défend bien.

ARGOTÉ. ARGOTELER. *Il argote sur toutes choses*. Dites : il *ergote* sur toutes choses. Il est pointilleux. (Familier).

ARGUILLON. *Un arguillon*. Dites : *un ardillon*.

ARMANACH. *Un armanach*. Dites : *un almanach*.

ARMISTIE. *Un armistie*. Dites : *une armistice* (une suspension d'armes).

ARMOIRE. *Un armoire*. Dites : *une armoire*. (Féminin).

ARTISTE. Le Kain et Talma furent des *artistes* célèbres. Il faut dire : furent des *acteurs* célèbres.

On ne doit qualifier du titre d'*artiste* que celui qui travaille dans un art où le génie et la main doivent concourir. (Académie).

ARRETER, au lieu de **S'ARRETER.** *Arrêter*, c'est suspendre le mouvement de quelq'un, ou de quelque chose. *S'arrêter*, c'est suspendre sa marche, sa course, son vol, ses entreprises, etc. Cette comète qui jamais *n'arrête*. On doit dire : qui jamais ne *s'arrête*.

L'*ambitieux n'arrête jamais*, dites : ne *s'arrête jamais*.

ASSEZ. *Nous avons du temps assez*. Dites : nous avons *assez* de temps.

Assez doit être suivi de la proposition *de*, et du mot de complément.

ASSURER QUE. On m'a assuré que vous *irez* ce soir au bal. Dites : que vous *irez* ce soir au bal.

On doit employer le futur quand il n'y a aucune condition exprimée ou sous entendue.

Assurer quelqu'un. *Assurez* votre mère que je l'obligerai. On doit dire : *assurez* à votre mère que je l'obligerai. On assure une maison, un vaisseau, une cargaison ; mais on assure à quelqu'un, c'est-à-dire, on donne pour sûr, pour certain que telle chose est.

(A continuer.)

JEAN BÉNARD.

Le grenadier Jean Bénard fit connaissance avec Bonaparte en Egypte, à Saint-Jean d'Acre, et l'empereur ne le perdit jamais de vue. Quelques jours après la distribution des croix du camp de Boulogne, Napoléon, passant en revue les régiments de la vieille garde, s'arrêta tout court devant un soldat.

— Eh bien ! Bénard, tu n'as donc pas la croix ? Il paraît qu'on t'a oublié ?

— Apparemment, Sire.

— On t'a donc encore fait une balafre sur la figure ? Voilà ce que c'est que d'ailer en avant. On réparera cet oubli.

Bénard reçut en effet quelques heures après, des mains d'un aide-de-camp, son brevet et sa croix.

Et la guerre et la victoire emportèrent bientôt comme un torrent des masses d'hommes du côté du Nord. Les Français arrivèrent sous les murs de Leipsick : il y avait là cinq cent mille hommes sous les armes, et une grande bataille était devenue inévitable. La journée de Wachau fut de bon augure, et les soldats y mirent un acharnement et un courage extraordinaires. Le feu dura cinq jours ; et quand on vint annoncer à l'empereur que les munitions allaient manquer ; que depuis cinq jours on avait tiré deux cents vingt mille coups de canon, il ordonna la retraite.

Mais il visita le champ de bataille pour y compter encore une fois ses forces. En parcourant les lignes d'infanterie, il aperçut Bénard, Bénard triste et cherchant à cacher son visage derrière son fusil et sous ses moustaches.

— Il y a longtemps que nous ne nous étions vus, Bénard ? dit l'empereur.

— J'aimerais mieux, Sire, ne pas vous avoir vu aujourd'hui.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'ai perdu dans la mêlée le brimborion que j'avais à la boutonnière.

— Maladroit ! on t'en donnera des croix pour les perdre.

Puis il avait déjà fait quelques pas, quand il revint, et détachant sa propre croix :

— J'espère, dit-il, que vous attacherez celle-ci de façon à ne pas la perdre ; je vous la demanderai peut-être un jour.

— On s'y conformera, Sire.

Une admirable retraite eut lieu, comme on sait, retraite où Poniatowski perdit la vie ; il avait dit la veille à l'empereur : J'ai peu de monde pour défendre ce passage.

— Vous le défendez, avait répondu l'empereur.

— Et nous mourrons en le défendant.

Là commence une série de malheurs, même au milieu des victoires. Mais ce n'est pas l'histoire de l'empereur que je veux vous conter, c'est celle d'un grenadier de l'empereur.

Tous les deux, l'empereur et le soldat, se rencontrèrent encore une fois, pour la dernière fois, à la fin d'une grande bataille à Montmirail, à cette heure où l'étoile du grand capitaine jetait encore un vif éclat avant d'aller s'éteindre dans l'Océan.

Bénard, en allant au devant de Pennonai, avait été atteint d'une balle à la poitrine et renversé. La balle avait brisé la croix de l'empereur sur la poitrine du soldat, mais le soldat, mourant et gisant à terre, avait cherché les morceaux du brimborion, comme il l'appelait, et les avait placés dans un papier qu'il tenait serré dans sa main. Il criait encore *Vive l'empereur !* car on avait gagné la bataille.

Napoléon, la tête inclinée et l'œil triste, vint à passer et salua les blessés et les mourants.

— Hé ! mon empereur s'écria un moribond qui se leva avec effort : vous ne reconnaissez pas votre vieil Egyptien !

Napoléon ému s'arrêta.

Qui es-tu donc, toi ? lui dit-il d'une voix altérée.

Jean Bénard, de la 23^e demi-drigrade.

— Eh bien,.. mon brave,.. je te retrouve dans un vilain moment, et je crois bien que cette fois la croix est bien perdue.

Oh ! non pas, Sire..... ils l'ont brisée sur ma poitrine, mais j'en ai conservé les morceaux et, avec votre permission, je les garde,.. je les emporte avec moi.

L'empereur, ne pouvant maîtriser son émotion, s'éloigna sans mot dire ; mais il n'avait pas fait dix pas, qu'il entendit le râle d'un

soldat qui expirait et qui criait encore : *Vive l'empereur !*

L'œuvre du Bon-Pasteur.

Voyez sur tous les bords cette blanche milice
Dont voici le blason : *Amour et sacrifice !*
Elle porte l'espérance à tous les cœurs flétris,
A tous ceux qui du monde ont le juste mépris.
Déjà plusieurs ont dit : « Sont ce les sœurs des anges
Qui laissent un moment leurs célestes phalanges
Pour aller recueillir les cris des malheureux
Consoler des douleurs en leur montrant les cieux ?
Mais non, ce ne sont pas des êtres angéliques,
Suspendant leurs concerts et leurs sacrés cantiques,
D'un repentir amer adoucissant les pleurs,
Ces anges d'ici-bas, nous les nommons nos sœurs.
Voyez ce noble essaim, ce sont de faibles femmes ;
Mais possédant le feu qui fait les grandes âmes,
Elles ont tout quitté : le baiser maternel,
Le ciel de la patrie et le toit paternel,
Pour s'offrir au Seigneur en nouvelles victimes,
Et sauver les mortels des éternels atômes.
O vous, qui ne goûtez qu'amertume et douleur,
Ayez encore espoir, voyez le *Bon-Pasteur*.

Fraîche fleur du printemps, riieuse jeune fille,
Qui passez sans soucis au sein de la famille
Votre âge de bonheur, vos jours les plus heureux ;
Peut-être ignorez-vous qu'il est des malheureux.
Vos songes sont dorés, votre âme est radieuse ;
Les baisers maternels vous rendent bien joyeuse.
Vous ne connaissez pas les couleurs du cyprès,
A la coupe des pleurs vous ne bûtes jamais ;
Mais, enfant, écoutez : tout près de vos demeures,
Bien des cœurs de vingt ans comptent de tristes
[heures.

Hélas ! ils ont quitté le chemin des vertus,
Et l'ineffable paix en eux ne règne plus. . . .
S'élançant au milieu de l'Océan du monde,
Ils ont couru là-bas, emportés par son onde ;
Et tout en souriant à leur funeste sort,
En cherchant le bonheur, ils ont trouvé la mort.
Je vous vois, chère enfant, répandre bien des
[larmes ;

Ce récit vous fait triste, éveillez vos alarmes.
Enfant, consolez-vous, l'ange de charité
Va calmer votre crainte et votre anxiété,
Semblable à l'Alcyon, avec son aile blanche,
Qui couvre son doux nid, soudain sur lui se penche,
Quand la vague des mers, en élançant ses eaux,
Menace d'engloutir ces fragiles berceaux ;
Voyez-le qui s'empresse au bord du long rivage,
Et franchit la distance, atteint bientôt la plage,
Où prêt à se jeter dans l'abîme éternel,
L'âme a déjà perdu l'espérance du ciel.
Et l'ange bienfaisant qui dit toujours : Espère,
Fait briller à ses yeux la céleste lumière,
Par la main la ramène au chemin du bonheur :
C'est la fille sublime, enfant, du *Bon-Pasteur*.

UNE RELIGIEUSE du *Bon-Pasteur*.

LA BREBIS ET LE BUISSON.

Une brebis se cacha sous une haie pour s'abriter contre une forte pluie. A la vérité, elle se trouva au sec dans cet asile ; mais quand elle voulut le quitter, les épines lui arrachèrent sa laine. Heureux celui à qui l'exemple servira. Plaideurs insensés ! laissez-vous instruire, ne confiez point votre laine au rusé avocat ; trop souvent ce que vous gagnez ne vaut pas la moitié de ce qu'il vous en coûte pour l'avoir.

HAGEDORN.

SOLUTION DU 2ÈME PROBLÈME DE L'AVANT-DERNIÈRE LIVRAISON.

Première supposition :

Soit 70 le nombre de guinées, 170 sera le nombre de piastres. Alors $70 \times \$4.2 = \294 , et $170 \times .90 = \$153$; $\$294 + \$153 = \$447$, retranchées de $\$480 = -\33 . 1ère erreur.

Seconde supposition :

Soit 75 le nombre de guinées, 165 sera celui des Piastres. $75 \times \$1.2 = \315 , et $165 \times .90 = \$148.5$; $\$315 + \$148.5 = \$463.5$, retranchées de $\$480 = -\16.5 pour la seconde erreur.

Les deux erreurs ayant le signe - il faut diviser la différence des produits par la différence des erreurs, et comme elles sont dans la proportion de 2 : 1 on dira :

	70,	170,	75,	165,
Multipliés par	1,	1,	2,	2,
=	70,	170,	150,	330,
			- 70,	- 170,

Rép. Guinées 80 ; 160 Piastres.

PROBLÈMES À RÉSOUDRE PAR LES ÉQUATIONS SIMPLES.

1er Problème $x^2 + xy + y^2 = 52$
 $xy - y^2 = 8$

2e Problème $x^2 - 2xy - y^2 = 31$
 $\frac{1}{2}x^2 - 2xy - y^2 = 101$

3e Problème $x^4 - 2x^2 + x = 132$.

A. D.

ALMANACH POLITIQUE.

AMÉRIQUE.

Etats-Fédéraux.—Plusieurs combats importants se sont livrés depuis huit jours entre les Fédéraux et les Confédérés ; mais nous n'en signalerons que quelques-uns.

Le 4 mai, l'armée du Potomac, commandée par Grant, a traversé le Rapidan. Un combat s'est engagé le 7 entre les troupes du Nord et celles du Sud, commandées par Lee.

Les Fédéraux avouent avoir perdu 15,000 hommes, dont 2,500 tués.

Les pertes des Confédérés sont encore plus considérables, dit-on.

Le général Hays a été tué, et les généraux

Getty, Gray, Erven et le colonel Hays sont au nombre des blessés.

Les généraux confédérés Jones et Jenkins sont au nombre des morts, et les généraux Tickett et Hunter sont blessés.

L'armée de Lee retraitait.

Butler et Grant marchent sur Riemond. Beauregard et Lee vont essayer de défendre la capitale.

Etats-Confédérés.—Le général Banks, dans sa retraite vers Alexandria, a été attaqué par les Confédérés et a subi de grandes pertes. Le général Steele, qui avait été envoyé avec une armée de 25,000 hommes pour coopérer avec Banks, s'en revient à toute vitesse.

Le général confédéré Marmaduke a attaqué un convoi accompagné d'une escorte et l'a capturé après une lutte acharnée. On assure qu'il a fait 1,000 prisonniers, pris 240 fourgons et 7 pièces de canon.

Près de Bolivar, dans le Tennessee, les troupes du Sud ont été attaquées par la cavalerie du Nord, et, après deux heures de combat, les Confédérés ont dû retraiter.

EUROPE.

Angleterre.—Les Puissances européennes qui prennent part à la conférence au sujet de la question danoise, sont représentées comme suit : le Prince de la Tour d'Auvergne représente la France ; Russell et Clarendon représentent l'Angleterre ; le comte d'Albany et le conseiller Breggles, l'Autriche ; le baron Brum, la Russie ; le comte Benstowff, et le conseiller Balan, la Prusse ; Kuarst et de Beust, l'Allemagne ; le baron Bille et le conseiller Kreigen, le Danemark ; le comte Dachtmeister, la Suède.

Danemark.—Les Prussiens, au nombre de 10,000, marchaient sur Urborg. Aucun combat important n'a été mentionné depuis huit jours.

Pologne.—L'archevêque de Varsovie a aboli le deuil dans les églises ; en conséquence, on a recommencé à faire usage des cloches.

Grèce.—Le ministère Canaries a résigné. Un nouveau ministère a été formé par M. Baltis.

AFRIQUE.

Tunis.—Des troubles viennent d'éclater à Tunis. La France et l'Angleterre y ont envoyé une escadre afin de protéger leurs sujets.

L'insurrection devient de jour en jour plus importante. Des frégates italiennes ont reçu ordre de se rendre à Tunis.

DÉCÈS.

Mardi matin, le 10 du courant, après une maladie de 11 mois, soufferte avec une résignation, Louis-Joseph, âgé de 16 ans, fils de M. J. B. St. Michel, menuisier.